

UNE NUIT AU SÉRAIL,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

MM. A. DE FORGES ET PAUL VERMOND,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 29 janvier 1841.

MISE EN SCÈNE DE M. AUGUSTE VIZENTINI.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ACHMET III, sultan.....	MM. HYPPOLITE.
LORD WORTLEY MONTAIGU, ambassadeur d'Angleterre.	LEPEINTRE JERVE.
SIR ARTHUR GORDON, premier secrétaire d'ambassade...	FLEURY.
RACAHOUT, barbier du sérail, marchand d'esclaves.....	RAVEL.
MASTOUF, capou-aga, chef des eunuques blancs du sérail..	AMAND.
UN CADI.....	LUDOVIC.
UN OFFICIER DU SÉRAIL.....	CANIADRE.
UN DEUXIÈME SECRÉTAIRE D'AMBASSADE, personnage muet.	
LADY WORTLEY MONTAIGU, femme de l'ambassadeur..	M ^{lle} BROHAN.
HAÏDÉE, jeune Grecque.....	MARY.
DOLLY, femme de chambre de lady Montaigu.....	MARTIN.
AMÉNA.....	DARCY AINÉE.
MORGANA.....	DARCY CADETTE.
LEILA.....	SAINT-MARC.
PATCHOULY, négresse	
OFFICIERS du sérail.	
ODALISQUES.	
ESCLAVES des deux sexes.	

(La scène se passe à Constantinople en 1718 ; — au premier acte, dans l'hôtel de l'ambassadeur, à Pérs ;
— au deuxième, dans un kiosque du sérail.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LORD MONTAIGU, LADY MONTAIGU,
ARTHUR, UN SECOND SECRÉTAIRE.

(Lord Montaigu est en robe de chambre, assis, à droite du spectateur, devant une table chargée de papiers. Arthur et l'autre secrétaire sont près de lui, une plume à la main, attendant la dictée. Lady Montaigu est assise de l'autre côté du théâtre et travaille à un ouvrage de tapisserie.)

LORD MONTAIGU.

Y êtes-vous, messieurs ?

ARTHUR.

Oui, mylord.

LORD MONTAIGU.

Vous avez mis le protocole d'usage : Lord Wortley Montaigu, ambassadeur de Sa Majesté Britannique près la Sublime-Porte, à Sa Seigoeurie lord Hamilton, ministre des affaires étrangères...

ARTHUR.

C'est écrit...

LORD MONTAIGU.

Eh bien ! continuons : Constantinople, le 21

juin 1718. (Il parcourt les dépêches.) Cette réponse au ministre est très importante, et surtout très pressée. Y êtes-vous, messieurs ? Bien ! Nous avons dit : Constantinople ; maintenant, mettez la date : le 24 juin 1718.

ARTHUR, répétant.

Juin 1718.

LORD MONTAIGU, se levant, les papiers à la main.

Diable de réponse ! C'est fort épineux, car c'est de l'histoire que nous faisons en ce moment... oui, messieurs, de l'histoire... Constantinople, le 24 juin 1718.

LADY MONTAIGU, à part.

Jusqu'ici, en effet, c'est très historique.

LORD MONTAIGU.

(Il continue à marcher, puis s'arrête près de lady Montaigu et regarde sa broderie en répétant :) Constantinople, le...

LADY MONTAIGU, à part.

Le pauvre homme ! si je ne viens pas à son aide, il ne sortira pas du calendrier. (Haut.) En vérité, mylord, vous avez d'étranges distractions. Voici maintenant que vous ne pouvez aller plus loin que la date de votre lettre, tandis que ce matin encore vous m'avez répété tout ce que vous voulez répondre au ministre !

LORD MONTAIGU.

Bah ! vraiment ? Je vous ai répété...

LADY MONTAIGU.

Certainement. L'absence du sultan, votre traité de commerce, les projets de la Russie... la gravité des circonstances !

LORD MONTAIGU.

En effet ! voilà bien toutes mes idées... Oh ! les idées, ce n'est pas cela qui me manque...

AIR : Rextes, rextes, tropes jolis.

Où, leur abondance étonnante
 Bien souvent causa mon souci,
 Et comme une lave brûlante
 Je les sens fermenter ici...
 Mon esprit en est obscurci...
 Plein de maint projet politique,
 Mon front bouillonne... il est en feu !...
 C'est un volcan !...

LADY MONTAIGU, à part.

Fort pacifique...

L'éruption n'a jamais lieu.

LORD MONTAIGU.

Dieu merci, mon affaire est lù. (Il se frappe le front.) Mais le style... c'est fort délicat ! pour tourner cela de façon lù...

LADY MONTAIGU, se levant, à part.

Je ne puis pourtant pas le laisser se compromettre ainsi devant ses secrétaires. (Haut.) Décidément, mon cher lord, vous êtes sous l'empire de je ne sais quelle préoccupation. C'est qu'aussi vous songez à trop de choses à la fois... vous abusez de votre imagination.

LORD MONTAIGU.

C'est vrai.

LADY MONTAIGU.

Heureusement, je me rappelle, mot pour mot, ce que vous m'avez dit ce matin, et je puis être votre interprète. (Passant du côté des secrétaires et dictant.) « Monseigneur, j'ai rédigé notre traité de commerce selon les vœux que votre seigneurie m'a communiqué, et je vous en envoie ci-jointe une copie... » (À Arthur.) Il suffit que monsieur écrive cette dépêche ; j'ai à vous dicter une autre lettre. (Dictant à Arthur.) « Mon cher Pope... ma police secrète me rapporte certains propos malins que vous tenez sur le compte de mon ambassade... » (Au deuxième secrétaire. — Ils sont placés aux deux bouts de la table, et elle va alternativement de l'un à l'autre.) « Je serais sans doute déjà parvenu à obtenir du sultan la signature de ce traité ; mais depuis mon arrivée à Constantinople, Sa Hautesse a quitté sa capitale pour voyager dans ses provinces. »

LORD MONTAIGU.

C'est parfaitement bien.

LADY MONTAIGU, à Arthur.

« Mais quoi que vous en disiez, mon cher poète, je n'orne pas la vérité à l'instar des voyageurs ordinaires, et tous les détails que je donne dans mes lettres sont d'une scrupuleuse exactitude... »

LORD MONTAIGU.

Quelle facilité !... deux lettres à la fois ! César, le célèbre César, n'en dictait qu'une de plus.

LADY MONTAIGU, au deuxième secrétaire.

« Du reste, je m'applaudis de cette absence du sultan et de ces délais qui me donneront le temps de découvrir une intrigue de la Russie et d'en saisir tous les fils. »

LORD MONTAIGU, prenant l'aiguille et les pelotes de laine qui servent à la broderie.

D'en saisir tous les fils... c'est cela ! (Il s'assied devant le métier à broder et travaille.)

LADY MONTAIGU, à Arthur.

« Et dans peu j'espère donner de bien plus curieuses nouvelles à mes amis de Londres ; car malgré votre défi... » (Au 2^e secrétaire.) « Mais enfin l'Académie est de retour depuis trois jours, il ne peut tarder à m'accorder l'audience que je lui ai demandée, et je ne doute pas que, grâce à mon adresse, l'Angleterre ne l'emporte sur la Russie dans cette circonstance importante... »

LORD MONTAIGU, brochant.

Elle ne doute de rien !

LADY MONTAIGU, à Arthur.

« Malgré votre défi, je compte pénétrer bientôt dans le sérail et vous en faire une bonne et fidèle description. »

LORD MONTAIGU, vivement.

Par exemple, pénétrer dans le sérail... je m'y oppose. Diable... et les conséquences...

LADY MONTAIGU, au deuxième secrétaire.
« Votre seigneurie peut donc avoir la certitude
que d'ici à huit jours le traité de commerce sera
signé. »

LORD MONTAIGU.

Mais, mylady !

LADY MONTAIGU.

(Elle fait signe à son mari de se taire.) « Je m'y
engage. »

LORD MONTAIGU.

Diabie ! mais c'est que c'est fort délicat ! huit
jours !

LADY MONTAIGU, à Arthur.

« Adieu, mon cher poète. » (Elle prend la plume
et signe la lettre qu'Arthur ferme et cachète. — Au
deuxième secrétaire :) Vous, monsieur, terminez
par la formule ordinaire. Aidez recopier cette dé-
pêche et vous l'apporterez à notre signature. (Le
secrétaire sort. — A Arthur, en la retenant.) Eh
bien ! Arthur... toujours cette sombre tristesse !..

ARTHUR.

Mylady en connaît le motif...

LADY MONTAIGU.

Oui, mon ami, et je vous plains... Mais tout
espoir n'est pas perdu... vous pouvez encore re-
trouver celle que vous aimez... et si je puis vous
y aider... comptez sur moi...

LORD MONTAIGU, à part.

Qu'ont-ils donc à se parler ainsi tout bas ?

ARTHUR, lui balçant la main.

Merci, mylady, merci.

LORD MONTAIGU, à part.

Il lui haise la main !... (Arthur sort.)

SCÈNE II.

LORD MONTAIGU, LADY MONTAIGU.

(Lady Montaigu s'aperçoit que lord Montaigu s'est
mis à brader. Elle tressaille son étonnement, puis
s'approche de lui.)

LADY MONTAIGU.

Vous travaillez comme une fée, milord.

LORD MONTAIGU.

N'est-ce pas ? c'est assez bien nuancé... (Se le-
vant.) Mais vous, mylady, vous traitez les affaires
d'état avec une légèreté...

LADY MONTAIGU.

Plaiguez-vous donc... je vous le conseille.

LORD MONTAIGU.

Mais ce traité de commerce que vous vous
êtes... que je me suis engagé à obtenir d'ici à huit
jours !

LADY MONTAIGU.

Et pouviez-vous faire autrement ? Depuis deux
mois que nous sommes à Constantinople, n'avez-
vous pas eu le malheur d'échouer dans tout ce que

vous avez entrepris ? Ne vous êtes-vous pas laissé
jouer par la Russie, qui a mis le grand-visir dans
ses intérêts ?

LORD MONTAIGU.

C'est vrai. C'est un vieux sorcier, ce grand-
visir, je le déteste... Mais que voulez-vous !
quand on ne connaît pas les mœurs d'un pays, les
plus grands talents peuvent se tromper.

LADY MONTAIGU.

Prenez-y garde, milord, vous n'évitez une
disgrâce éclatante qu'en obtenez immédiatement
ce traité que réclame l'Angleterre.

LORD MONTAIGU.

Immédiatement... immédiatement...

Aux ! Je loge au quatrième étage.

Indiquez-moi donc la manière

D'obtenir enfin ce traité...

LADY MONTAIGU.

Arrangez-vous, c'est votre affaire.

LORD MONTAIGU.

J'ai bien cherché... de tout côté

Je ne vois que difficulté...

LADY MONTAIGU.

Mais Dieu ! un rien vous embarrasse...

Vous trouverez, ce y rêvant.

LORD MONTAIGU.

Je voudrais vous voir à ma place...

(LADY MONTAIGU, à part.)

Je ne m'y mets que trop souvent.

LORD MONTAIGU.

Un traité de commerce ! vous croyez que cela
se fait comme de la tapisserie ? Sans aide, sans
conseil, avec des secrétaires qui ne sont bons à
rien, des jeunes gens sans expérience. Un seul...
ce petit Arthur, a des moyens... mais depuis quel-
que temps il est d'une distraction...

LADY MONTAIGU.

Oui... depuis son voyage dans l'Archipel, Ar-
thur est revenu avec une passion pour une belle
Grecque qui lui a été ravie.

LORD MONTAIGU, d'un ton de doute.

Ah ! il s'agit d'une jeune Grecque ?... c'est
très romanesque ; mais quoi qu'il en soit, j'ai du
malheur ! C'est comme avec Benoit, mon valet
de chambre... un domestique français très intelli-
gent, qui avait appartenu à mon prédécesseur,
et qui connaissait parfaitement la Turquie, ses
mœurs, sa langue et ses usages. J'étais enchanté
de mon acquisition... Mais crac, voilà que tout
d'un coup il me plante là pour une place de bar-
bier dans le palais du sultan.

LADY MONTAIGU.

Oui, et aussi pour se faire marchand d'esclaves.
Vendre des femmes ! quelle horreur !

LORD MONTAIGU.

Ce drôle n'a rien gardé du chrétien ; jusqu'à
son nom de Benoit qu'il a quitté pour se faire ap-
peler Rorahout !... Et maintenant c'est à peine si

ja puis la voir de loin en loin, lui qui aurait pu me rendre tant de services.

LADY MONTAIGU.

Il ne vous aurait pas rendu celui de décider Achmet III à signer votre traité.

LORD MONTAIGU.

C'est que je ne sais pas même quand j'aurai mon audience. Ce sultan est, dit-on, si original !

LADY MONTAIGU.

Eh ! monsieur, vous obtiendriez cette audience qu'il n'en serait ni plus ni moins... Quand on ne sait pas son métier...

LORD MONTAIGU.

Je ne sais pas mon...

LADY MONTAIGU.

Vous ne vous en doutez pas... A chaque instant vous laissez voir vos impressions, deviner votre pensée... Hier encore, en bal de l'ambassadeur de France... pendant que le chevalier de Flavigny, ce jeune officier, causait avec moi... de choses bien indifférentes, je vous assure... vous aviez l'air si tourmenté... si inquiet... si jaloux...

LORD MONTAIGU.

Mais il me semble, mylady...

LADY MONTAIGU, gravement.

Mylord... un diplomate doit tout voir, tout entendre... tout supporter sans que son visage trahisse la plus légère émotion...

LORD MONTAIGU.

C'est difficile... mais enfin...

Aie : On dit que je suis sans malice.

Il ne faut qu'en peu d'habitude.

LADY MONTAIGU.

Moi, de mon mieux, dans cette étude,

Mylord, je vous secondrai ;

Souvent je vous éprouverai...

LORD MONTAIGU.

Je comprends... un bon diplomate

Doit n'être qu'un simple automate

Cacheant son caprice et son jeu...

LADY MONTAIGU.

Cela vous coûtera fort peu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTHUR, puis DOLLY.

ARTHUR.

Voici le travail que l'on vient d'achever. (Lord Montaigu tend la main pour prendre le papier, lady Montaigu le prend.)

LADY MONTAIGU.

Voyons... C'est bien. (Elle s'approche de la table et prend une plume.)

LORD MONTAIGU.

Quoi ! mylady, vous voulez signer mes dépêches ?

LADY MONTAIGU.

Ah ! c'est juste ! à tout ambassadeur tout honneur... (Elle lui présente la plume.) Mon emploi finit où le vôtre commence, à la signature. (Pendant que lord Montaigu signe la dépêche, Dolly entre.)

DOLLY, bas, à lady Montaigu.

Mylady... un muet du sérail vient d'apporter pour vous un bouquet magnifique.

LADY MONTAIGU, à part, avec joie.

Ah !... enfin !... (À voix basse, à Dolly.) Racahout est-il venu ?

DOLLY.

Pas encore, mylady.

LADY MONTAIGU.

Dés qu'il se présentera, vous m'avertirez ; il faut que je lui parle en secret.

DOLLY, à part.

Ah ! une intrigue que je ne connais pas !

LORD MONTAIGU, bas à Dolly.

Faites dire à Racahout que je désire lui parler... Dès qu'il sera arrivé, vous viendrez me prévenir secrètement...

DOLLY, à part.

Lui aussi ? Deux intrigues que je ne connais pas !

ENSEMBLE.

Aie de valse de Strauss.

LORD et LADY MONTAIGU, à voix basse.

Pour le guetter

Tu vas rester ;

J'ai mon projet...

Bien en secret,

Je reviendrai,

Je le verrai

Ici bientôt ;

Mais pas un mot !...

DOLLY.

Pour le guetter

Je vais rester ;

Mais leur projet

Est un secret...

Quand je voudrai,

Je le saurai,

Ici bientôt ;

Mais pas un mot.

(Lord et lady Montaigu sortent chacun de leur côté en faisant tous deux signe à Dolly de garder le silence ; pendant ce temps Arthur met la dépêche sous enveloppe, la cache et met l'adresse.)

SCÈNE IV.

ARTHUR, DOLLY, puis RACAHOUT.

DOLLY, les regardant sortir.

J'ai beau me creuser la tête... je ne puis deviner pourquoi ce double mystère... Mais Racahout me fait la cour... et il faudra bien qu'il me dise...

RACAHOUT, en dehors, frappant à la fenêtre.
Peut-on entrer ?

DOLLY, allant regarder à la porte.

Eh ! mais c'est sa voix... Où donc est-il ? comment, à la fenêtre !... (Elle va ouvrir la fenêtre ; on voit Racahout sur le dos d'un chameau. — Riant.) Ah ! ah ! quel singulier équipage !

RACAHOUT, en dehors, caressant le cou du chameau.

Tout beau. Bobosse !... Tout beau, ma fille !... Bonjour, mademoiselle Dolly. Peut-on entrer ?... à pied, bien entendu.

DOLLY.

Oui, sans doute.

RACAHOUT.

J'avais beaucoup de courses à faire ce matin... et pour ne pas me fatiguer, je les ai faites à chameau. C'est commode ; on est très bien entre les deux bosses... (Le chameau passe sa tête par la fenêtre. Dolly recule effrayée.) N'ayez donc pas peur... c'est un vrai mouton... Ho là... hé... Bobosse... Grattez-lui la tête... ça la flattera cette pauvre bête. (Dolly caresse le chameau.) Là... maintenant faites un beau serviteur à mademoiselle, tout de suite. (Le chameau agite sa tête.) Fort bien, Bobosse, fort bien... votre maître est content de vous... Elle est remplie d'intelligence... Maintenant, il faut que vous ayez la complaisance de me donner la main pour m'aider à... (Dolly lui donne la main ; il entre par la fenêtre que l'on referme aussitôt.) Là, voilà ce que c'est...

ARTHUR.

Ce garçon pourra peut-être me donner quelques renseignements utiles.

RACAHOUT. Il porte un costume oriental.

Seigneur à vous, ô Dolly ! dont la taille ressemble au bananier... et dont les joues sont pareilles à l'ambre... (Apercevant Arthur et lui faisant un salut à la turque.) Ah ! sir Arthur, votre très humble... salamainka !...

ARTHUR.

Bonjour, Benoit.

RACAHOUT.

Racahout... si ça vous est égal... Benoit n'existe plus... Benoit est évanoui... Quand on a l'honneur d'être attaché à la Porte en qualité de barbier, quand on a pris patente pour le négoce oriental, on ne peut plus s'appeler Benoit : c'était bon quand j'étais valet de chambre de lord Montaigu ou perruquier dans le quartier des Francs, on cuisinier de l'ancien ambassadeur.

DOLLY.

Comment ! vous avez été cuisinier ?

RACAHOUT.

Parfaitement !... mais déjà dès ce temps là, ma vocation de perruquier se révélait... dans mes poches. Ah ! ça, on a besoin de moi céans... est-ce pour affaire relative à mon négoce ?... ça tombe-

rait on ne peut mieux... car je suis très bien fourni pour le quart d'heure. Justement ce matin le marché était encombré de denrées.

ARTHUR.

Ah ! il est arrivé de nouvelles esclaves ?

RACAHOUT.

En masse... et du soigné !... des créatures magnifiques ; vrai ! c'était un plaisir d'examiner la marchandise !

DOLLY.

Que dites-vous donc là, monsieur Racahout ?

RACAHOUT.

Je parle en négociant, voilà tout. Mes sens, ô gazelle du désert, mes sens, sont étrangers à mon commerce. Ah ! bien oui... j'ai bien autre chose à faire qu'à...

Ain de sommeiller encore, ma chère.

S'il faut qu'ici je vous le dise,
Mon état est des plus chaoeux :
Pour surveiller ma marchandise,
Je n'ai pas trop de mes deux yeux...
D'une durée aussi fragile,
Lorsqu'à mes clients je réponds,
J'n'ai pas comme on imbécille
M'amuser à manger mon fonds...

DOLLY.

C'est bon ; mais quand je serai votre femme, vous n'en vendrez plus, toujours !

RACAHOUT.

Jalousie !... Jamais le bazar n'avait offert tant de variété. Des Circassiennes, des Françaises, des Géorgiennes, des Espagnoles, des Grecques...

ARTHUR, vivement.

Des Grecques ! dites-vous ?

RACAHOUT.

De fort belles Grecques. Vous pouvez les voir, il en reste. Monsieur est amateur ?

ARTHUR.

Ah ! si je pouvais la retrouver ! car c'est pour cet odieux trafic que d'infâmes ravisseurs m'a l'ont enlevée.

RACAHOUT.

Qui ça ?...

ARTHUR.

Dites-moi, mon ami, ce bazar, ce marché d'esclaves... où se tient-il ?

RACAHOUT.

Tout près d'ici... derrière la mosquée de Seïm... entre le passage du Caire... et les Bains-Chinois.

ARTHUR.

J'y cours. Adieu !

(Il sort.)

SCÈNE V.

RACAHOUT, DOLLY.

RACAHOUT.

Eh bien ! où va-t-il si vite ? au bazar des femmes ? Tudieu ! il a les passions vives ce jeune fils d'Aïbion. Mais, entre nous, je le crois un peu timbré.

DOLLY.

Il est amonréni.

RACAHOUT.

Ça revient au même.

DOLLY.

Dans un voyage en Grèce... une jeune fille qu'on a enlevée pour la vendre.

RACAHOUT.

Allons donc ! l'objet est entré dans le commerce ? J'en ris... comme négociant.

DOLLY.

Et chaque fois qu'il arrive des esclaves, il va chercher son Haidée.

RACAHOUT.

Hein ? vous dites...

DOLLY.

Haidée. C'est le nom de la jeune Grecque qu'il aimait et qui lui fut ravie au moment où il allait l'épouser.

RACAHOUT.

Eh bien ! ce serait pardiou plaisant, et j'en rirais bien... toujours comme négociant... Ce pauvre sir Arthur !

DOLLY.

Qu'y a-t-il donc ?

RACAHOUT.

Il y a que ce matin le grand visir Ali-Beg... m'a fait appeler et m'a chargé de lui acheter une esclave dont il désire faire hommage à Sa Hautesse... parce que, vous savez, Dolly... les petits cadeaux entretiennent...

DOLLY.

Et l'horreur !

RACAHOUT.

Pas tant horreur ! J'ai donc été au marché... Parmi toutes ces esclaves, il y en avait une d'une beauté... aussi je ne marchandai pas, et pour en finir et mettre en fuite les nombreux amateurs, j'offris tout de suite trois mille sequins. Le visir m'en avait remis quatre mille. Personne ne couvrit mon enchère, et je fus déclaré adjudicataire. Mais ce qu'il y a de particulier, Dolly, c'est que cette superbe esclave que j'ai achetée est une Grecque et qu'elle se nomme Haidée.

DOLLY.

Ah ! mon Dieu ! si c'était celle de sir Arthur, vous la lui rendriez, n'est-ce pas ?

RACAHOUT.

Plus souvent ! Et le visir ?

DOLLY.

Vous lui en achèterez une autre.

RACAHOUT.

Oui, c'est ça ! mais par malheur je lui ai annoncé la belle Haidée, et si je ne la lui fournis pas... Ah bien ! vous ne savez pas, Dolly, quel vieux gueux c'est, ce grand visir là... il serait dans le cas de me faire décapiter.

DOLLY.

O ciel !

RACAHOUT.

Oui... à la manière du pays ; avec un picu !... sur quel on vous prie de vous asseoir... Brrr !... ne pensons pas à ça, Dolly... écartons ces images... et veuillez aller prévenir qui de droit que je suis là... car je ne sais pas encore si c'est à mylord ou à mylady que je vais avoir affaire.

DOLLY.

A tons les deux. Ils m'ont dit d'aller les avertir dès que vous seriez ici... Par qui commencerai-je ?

RACAHOUT.

Ça m'est égal...

DOLLY.

Je vais prévenir mylord... attendez là...

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

RACAHOUT, seul.

Je suis sûr qu'il s'agit de quelque commission relative à mon commerce ! Les commandes ne me manquent pas, Dieu merci ! (Il prend un portefeuille.) Pour Ismaël-Ben-Flameïd, une brune de cinq pieds six pouces... proportionnée... Ali-Mustapha, une rousse... etc., etc. Trois pages de commandes. Oh ! les affaires vont ferme ; l'article est très demandé. C'est la saison d'ailleurs, au printemps !... Mais voici mylord...

SCÈNE VII.

LORD MONTAIGU, RACAHOUT.

LORD MONTAIGU. Il entre en réfléchissant et en se parlant.

Un bon diplomate doit tout voir... tout entendre... tout supporter... sans que son visage trahisse la plus légère émotion...

RACAHOUT, saluant.

Mylord... que votre malinée soit propice et que cent et une cavales paissent dans vos prairies.

LORD MONTAIGU.

Ah ! Racahout, mon ami, j'ai un service à te demander.

RACAHOUT, à part.

Voyez-vous ça ! vieux gaillard, va ! (Haut.) Je suis à vos ordres, mylord.

LORD MONTAIGU.

Mais d'abord assurons-nous que personne ne peut nous écouter. (Il va à la porte du fond.)

RACAHOUT.

Je comprends... si mylord nous entendait...

LORD MONTAIGU, revenant.

C'est d'elle surtout que je veux me cacher.

RACAHOUT, qui est allé à une porte de côté.

Le huis clos est complet... maintenant causons d'affaires... Vouslez-vous ça dans les hunes ou dans les blondes... j'aurais quelque chose de très avantageux dans les châtaignes... une occasion...

LORD MONTAIGU.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

RACAHOUT.

Je demandais à mylord son goût, au sujet de la commission dont il veut me charger. Vouslez-vous de l'aquillon ou du retroussé ? L'aquillon est un peu plus cher... mais...

LORD MONTAIGU, riant.

Quoi ! tu croyais?... plaisante méprise... mais je ne t'en veux pas...

RACAHOUT.

Bah ! je me suis trompé ?

LORD MONTAIGU.

Ah !... Benoit, pourquoi as-tu quitté mon service ?... Dans la situation difficile où je me trouve, j'aurais tant besoin de toi !...

RACAHOUT.

De moi, mylord !...

LORD MONTAIGU.

C'est que, vois-tu, je te dis cela entre nous, je suis encore très neuf à ce métier d'ambassadeur, nû ma femme m'a lancé sans trop me consulter. Je ne me soucie pas d'apprendre à rire à mes dépens... Je ne veux pas faire comme cette mauvaise tête de marquis d'Argental, l'ambassadeur de France, qui a envoyé promener le Grand Seigneur et son audience, plutôt que de consentir, ainsi que le veut l'étiquette, à quitter son épée pour paraître devant Sa Hauteesse.

Ain : Voilà comme tout s'arrange.

Pour si peu se formaliser,
C'est un travers déraisonnable.

RACAHOUT.

Pardonnez-moi, mylord, d'oser
Trouver ce travers excusable...
Quand il port l'épée au côté,
L'Français n'aime pas à la rendre...
Si quelqu'un d' l'avoir est tenté,
Pour calmer sa velléité...
Il lui dit : Tâchez de la prendre,
Si vous la voulez... v'nex la prendre...

LORD MONTAIGU.

Faiblesse !... pure faiblesse ! après tout, qu'est-

ce que la diplomatie ?... A ce que dit ma femme... c'est l'art de dissimuler correctement. Mais cela demande de l'habitude. Dans mon entrevue avec le sultan, il va m'assailir de questions inattendues, il m'apostrophera vivement pour savoir ma pensée... Il faudra que je reste impassible... que je lui débite une foule de mensonges, sans sourciller. Je me suis exercé déjà tout seul ; mais cela demande absolument un compère, et j'ai pensé à toi.

RACAHOUT.

Moi votre compère, mylord ? vous me flattez.

LORD MONTAIGU.

Oui, pour m'exercer aux vertus diplomatiques, et à la plus grande de toutes : l'impassibilité du visage. Donne-moi ce miroir...

RACAHOUT prend un miroir sur la table.

Voilà.

LORD MONTAIGU, le miroir à la main.

Voyons. Il faut, toujours à ce que dit ma femme, que le masque ne trahisse aucune émotion, quelle que soit la vivacité de l'attaque, et qu'il reste perpétuellement serein... comme ça... Racahout, place-toi en face de moi, à trois pas. Bien ! (Il se regarde au miroir.) Voilà, je crois, une assez bonne figure diplomatique ; tâchons que rien ne l'altère. A nous deux maintenant, Racahout.

RACAHOUT.

J'attends les ordres de votre excellence.

LORD MONTAIGU.

Benoit, mon ami, oubliez un instant que je suis une excellence ; il n'y a pas, dit-on, de héros pour son valet de chambre : vous avez été le mien. Prenez que je suis un homme de rien, un être de votre classe, et faites-moi le plaisir de me dire en face les choses les plus désagréables.

RACAHOUT.

Par exemple !... Je n'oserais jamais !

LORD MONTAIGU.

Racahout, mon cher, quand je vous dis de m'insulter, vous devez m'insulter. J'ai pour cela des raisons d'État.

RACAHOUT.

Mais...

LORD MONTAIGU.

Ain : Faisons la paix.

Insulte-moi, (bis.)

Ici, maraud, je te l'ordonne...

Songe à mon rang !... à mon emploi !...

Et, par respect pour ma personne,

Insulte-moi, (bis.)

Sans plus tarder, insulte-moi !...

Allons... dépêchons-nous, ou morbleu ! cela finira mal !...

RACAHOUT, à part.

Ah ! tu le prends sur ton ! attends... attends... (Haut.) Puisque vous l'exigez absolument...

LORD MONTAIGU.

Tu te décides enfin ? c'est heureux. (Se regardant.) Je reprends mon visage diplomatique.

RACAHOUT.

Attention !... Vous êtes bien laid ce matin, mylord, mon cher !

LORD MONTAIGU, tenant l'e miroir et se regardant.
Je n'ai pas sourcillé. Très bien ! continue.

RACAHOUT.

Monseigneur, vous me faites l'effet d'un gros imbécille...

LORD MONTAIGU, même jeu.

Parfait !

RACAHOUT.

Je vous trouve ce matin l'air encore plus bête qu'à l'ordinaire...

LORD MONTAIGU.

Toujours serein. Je m'étonne moi-même. Dis-moi donc quelque chose de plus fort. Attache-moi dans mon bonheur...

RACAHOUT, à part.

Oui ?... bonté bonté ! (Haut.) Dam ! tout le monde sait bien que lady Montaigu ne se gêne guère... et je connais un petit secrétaire d'ambassade...

LORD MONTAIGU, dont le visage s'est rembruni tout à coup.

Arthur ! j'en étais sûr.

RACAHOUT.

Non, de l'ambassade française.

LORD MONTAIGU, furieux.

Le chevalier de Flavigny ! damnation ! Je m'en doutais... ou plutôt non, je ne m'en doutais pas ; mais morbleu !...

RACAHOUT, riant.

Là... vous voyez... vous voyez...

LORD MONTAIGU, s'apaisant et se mettant à rire aussi.

Ah ! ah ! ah ! voilà que je m'emporte encore, et que j'oublie mon rôle ! C'est qu'aussi cette diplomatie c'est très délicat quand on a une femme jeune et jolie. C'est égal, je fais des progrès ; et maintenant je crois que je puis affronter l'audience du sultan ; sa hauteesse peut me dire les choses les plus insidieuses sans que le masque du diplomate trahisse ma pensée.

RACAHOUT.

Oui, vous ne manquez pas d'un certain aplomb.

LORD MONTAIGU.

La leçon que je viens de prendre est recommandée par le célèbre Machiavel : il voulait qu'on allât plus loin ; mais je n'irai pas jusque là. Il exigeait l'impassibilité du visage dans une épreuve bien scabreuse !

RACAHOUT.

Quelle est cette épreuve ?

LORD MONTAIGU.

Tu veux le savoir... Regarde de ce côté... (Racahout se retourne.) Humilie-toi... (Racahout s'incline ; il lui donne un coup de pied.) Tiens...

RACAHOUT.

Godem !... Mahomet ! sacrément ! que c'est traître !...

LORD MONTAIGU.

Tu cries et tu fais la grimace !... Enfant ! on voit bien que tu n'as pas la triture des affaires...

(Lui donnant une bonse.)

Ain de Rigoletti.

Prends, mon garçon, voilà ta récompense ; Mais songe bien qu'il faut être muet, Je peux ici compter sur ta prudence, J'attends de toi le plus profond secret... Mais il faudrait encore une séance Pour obtenir un résultat parfait...

RACAHOUT.

Je traiterai mylord en conscience, S'il paie ainsi chaque fois le cachet...

ENSEMBLE.

Merci, mylord, de cette récompense, Oui, je saurai garder votre secret, Et vous pouvez compter sur ma prudence ; Comme un poisson je vous être muet.

LORD MONTAIGU.

Oui, mon garçon, voilà, etc.

(Lord Montaigu sort.)

SCÈNE VIII.

RACAHOUT, seul, pesant la bourse.

C'est égal... il fait bien les choses, allent ! Mais voici mylady ; ce n'est pas pour s'instruire en diplomatie qu'elle veut me parler en secret.

SCÈNE IX.

LADY MONTAIGU, RACAHOUT.

LADY MONTAIGU, entrant un bouquet à la main.

Voilà donc une lettre turque... la réponse que j'attendais... quelle charmante invention ! C'est dommage que je ne puisse comprendre...

RACAHOUT, saluant.

Mylady !

LADY MONTAIGU.

Ah ! c'est toi... tu viens à propos.

RACAHOUT.

Que le cœur de mylady soit toute l'année comme un rosier couvert des roses les plus mousseuses.

LADY MONTAIGU.

Laisse-là tes madrigaux turcs et réponds-moi... tu es discret...

RACAHOUT, d'un ton solennel.

Comme la tombe !...

LADY MONTAIGU.

Tu connais le langage des fleurs ?

RACAHOUT, avec modestie.

Je parle fleurs assez agréablement.

LADY MONTAIGU, lui présentant le bouquet.

Tu vas m'expliquer ceci.

RACAHOUT.

Un sélam ! Voyons, mylady. (Il prend le bouquet.)

Je connais ça comme ma croix de Jésus... Jasmis, héliotrope, oreille d'ours, rose de Bengale, chèvrefeuille... C'est clair, cela veut dire : Belle Anglaise ; oreille d'ours, belle Anglaise... Tiens, tiens, tiens. (A part.) Ah ! fichtre ! c'est délicat... (Haut.) Mylord ne peut vous entendre ?

LADY MONTAIGU.

Nou, c'est son heure de travail ; il dort. Parle.

RACAHOUT, mystérieusement.

Eh bien ! c'est un billet doux.

LADY MONTAIGU, souriant.

Je ne crois pas.

RACAHOUT.

Faites excuse, mylady... c'est quelqu'un qui vous donne un rendez-vous, très positivement.

LADY MONTAIGU.

Quel bonheur !

RACAHOUT, à part.

Elle a dit : quel bonheur !... Pauvre mylord !

LADY MONTAIGU.

Voyons, jo t'écoute, traduis.

RACAHOUT, promenant ses doigts dans le bouquet.

« Il va passer la soirée à sa maison du Bos-phore : trouvez un moyen d'arriver jusqu'à moi... » (S'interrompant.) Aie !... (Il secoue son doigt.)

LADY MONTAIGU.

Qu'as-tu donc ?

RACAHOUT, montrant une fleur.

Je me suis piqué à ce substantif... Que c'est hôte de laisser comme ça des épines après les mois !

LADY MONTAIGU.

C'est une faute d'orthographe... Continue...

RACAHOUT.

« Trouvez un moyen d'arriver jusqu'à moi. Je vous recevrai avec empressement, et vos vœux seront accomplis. Le muet qui a porté ce bouquet restera une heure sous vos fenêtres pour attendre votre réponse. »

LADY MONTAIGU.

Est-ce tout ?

RACAHOUT.

Mais il me semble que c'est assez complet. Il sera seul au logis, il vous attendra, il comblera tous vos vœux.

LADY MONTAIGU.

Racahout, vous êtes un faquin !...

RACAHOUT.

Moi, mylady ?

LADY MONTAIGU.

Vos suppositions sont insolentes !

RACAHOUT.

J'ai lu, voilà tout.

LADY MONTAIGU.

Et je vous chasserais, je vous ferais même jeter par les fenêtres, si je n'avais pas besoin de vous...

RACAHOUT.

Ah ! tant de clémence me touche.

LADY MONTAIGU.

Restez doux, et écoutez-moi sans vous permettre la moindre observation. Je veux répondre à ce bouquet.

RACAHOUT, à part.

C'est bien naturel !

LADY MONTAIGU.

Et dire : « D'ici à ce soir, je trouverai un moyen » et je serai exacte au rendez-vous que vous me donnez... Mille grâces, madame. Entendez-vous ? madame !

RACAHOUT, étonné.

Ah ! bah ! (A part.) C'est une coïncidence.

LADY MONTAIGU.

Eh bien ! quelles fleurs ?

RACAHOUT, déchirant une feuille de son carnet et écrivant.

Voyons, nous disons ?... D'ici à ce soir... belle de nuit, jonquille, héliotrope, souci... Je trouverai un moyen... Fleur de pêcher... Pour un rendez-vous, c'est toujours fleur de pêcher. (Il remet la note à lady Montaigu.)

LADY MONTAIGU.

Très bien. Maintenant, dis-moi, est-il aussi difficile qu'on le prétend de pénétrer dans le sérail ?

RACAHOUT.

Difficile ? non, milady... c'est tout bonnement impossible.

LADY MONTAIGU.

Cependant il y a des exemples ?

RACAHOUT.

Oui, des gravures représentant un officier français surpris avec une odalisque en négligé. Ce sont les artistes qui lavent ces choses-là. Pour tant on a vu quelques amateurs, entraînés par des passions fougueuses, escalader les murailles. Mais ils n'ont pas été loin, on les a pris, et...

LADY MONTAIGU.

Que leur a-t-on fait ?

RACAHOUT.

On leur a dit : Mes petits amis, vous avez voulu venir au sérail ? Eh bien ! vous y resterez !

LADY MONTAIGU.

Comment ! on les a fait rester ?

RACAHOUT.

Oui ; mais à quelle condition, grand Dieu !

LADY MONTAIGU.

Assez... assez... Au fait, je suis folle de t'adres-

ser toutes ces questions... (Lui donnant une bourse.)
Tiens... prends ceci... et laisse-moi.

RACABOUT, à part.

Et de deux ! (Haut.) Que le Prophète accorde à
mylady une postérité aussi nombreuse que les
grains de sable de la mer... (Il sort.)

SCÈNE X.

LADY MONTAIGU, seule.

Allons... grace à la belle Fatime, la sultane
favorite, qui m'a envoyé ce bouquet, je commence
à espérer que je pourrai visiter enfin ce sérail
dont l'accès est si sévèrement interdit aux pro-
fanes. Voyons. (Allant regarder à la fenêtre.) L'es-
clave est là... bien... Il s'agit d'abord de composer
ma réponse avec les fleurs que Racabout m'a indi-
quées... Justement je dois avoir dans ce carton...
(Elle s'approche d'un carton placé sur la table qui est
à gauche du spectateur, et y choisit des fleurs artifi-
cielles en consultant le papier que Racabout lui a
remis.) Nous avons dit : Belle de nuit... héliot-
rope...

SCÈNE XI.

LADY MONTAIGU, LORD MONTAIGU.

LORD MONTAIGU, à part, en entrant.

Pas moyen de dormir... cet imbécile de Ra-
cabout m'a mis martel en tête avec son chevalier
de Flavigny... et malgré toute ma diplomatie...
je vois tout couleur de...

LADY MONTAIGU, sans le voir.

Jonquille... héliotrope...

LORD MONTAIGU.

Tiens... ma femme... que fait-elle donc là ?...

LADY MONTAIGU, de même...

Souci...

LORD MONTAIGU.

Elle tient un petit papier. Si je pouvais, en
marchant légèrement... (Il essaie de s'approcher
sur la pointe des pieds; mais il trébuche, et lady
Montaigu se retourne au bruit qu'il fait.)

LADY MONTAIGU, à part.

Mon mari... (Haut.) Comment, vous étiez là,
mylord ?...

LORD MONTAIGU.

Oui... j'étais là... je... pensais... je méditais...
je ruminais...

LADY MONTAIGU.

Ça ne m'étonne pas...

LORD MONTAIGU, d'un ton badin.

Qu'est-ce que c'est donc que ce petit papier
que vous tenez là ?...

LADY MONTAIGU, retournant à ses fleurs.

Ça... c'est une affaire qui ne vous regarde pas.

LORD MONTAIGU.

Vrai ?

LADY MONTAIGU.

Quand je vous le dis.

LORD MONTAIGU, affectant toujours de rire.

J'aurais pourtant été bien aise de savoir...

LADY MONTAIGU.

Vous êtes trop curieux...

LORD MONTAIGU, ne riant plus.

Il me semble, mylady, que j'ai le droit...

LADY MONTAIGU, se retournant.

Comment avez-vous dit cela ?

LORD MONTAIGU.

Il me semble que j'ai le droit de vous deman-
der...

LADY MONTAIGU, le regardant en face.

Ah! ça, mais c'est une question que vous m'a-
dressez...

LORD MONTAIGU.

Vous croyez ?

LADY MONTAIGU, d'un air très étonné.

Est-ce que par hasard vous seriez jaloux ?

LORD MONTAIGU.

Il n'y a peut-être pas de quoi ?...

LADY MONTAIGU.

Expliquez-vous, mylord ?

LORD MONTAIGU.

A Londres...

LADY MONTAIGU.

Ah! vous allez faire de l'histoire ancienne ?

LORD MONTAIGU.

Permettez. A Londres, vous étiez la reine des
bas-bleus... vous aviez une cour... Je n'avais pas
le droit de troubler votre conseil d'état, vos con-
férences avec les éditeurs, vos tête-à-tête avec les
collaborateurs, les gens d'esprit... que sais-je !

LADY MONTAIGU.

Bon !

LORD MONTAIGU.

Mais...

LADY MONTAIGU.

Mais nous ne sommes plus à Londres, et ici il
n'y a ni éditeurs, ni collaborateurs... ni gens
d'esprit !... (Regardant lord Montaigu.)

LORD MONTAIGU.

Non ; mais il y a des secrétaires d'ambassade.
Croyez-vous que je n'aie pas remarqué de secrètes
intelligences entre vous et le chevalier de Fla-
vigny ?

LADY MONTAIGU.

En effet, vous ne vous êtes pas trompé ; il y a
de secrètes intelligences entre le chevalier et moi.

LORD MONTAIGU.

Vous l'avez donc ?

LADY MONTAIGU.

Pourquoi pas ?

LORD MONTAIGU.

Elle l'avoue... Ah ! ces Français... des êtres si frivoles... qui ne sont bons à rien...

LADY MONTAIGU.

Mais si... quelquefois...

LORD MONTAIGU.

A quoi donc ? à quoi donc ?

LADY MONTAIGU.

Vous ne le devinez pas ?... Et pourtant, ce que j'en fais, ce n'est que pour vous.

LORD MONTAIGU.

Pour moi ?

LADY MONTAIGU.

Sans doute. Vous êtes le plus intéressé dans cette affaire.

LORD MONTAIGU.

Comment l'entendez-vous ?

LADY MONTAIGU.

Savez-vous ce que je fais avec le chevalier ?

LORD MONTAIGU.

Mais...

LADY MONTAIGU.

De la politique.

LORD MONTAIGU.

De...

LADY MONTAIGU.

De la politique... pas autre chose.

LORD MONTAIGU.

Bah !

LADY MONTAIGU.

Sans loi, connaîtrais-je aussi bien les secrets du Divan ? C'est la France qui m'instruit des projets de la Russie. La France est si indiscrète avec les femmes !

LORD MONTAIGU, marchant dans l'appartement.

Tout cela est bel et bon, mylady ; mais il n'en est pas moins vrai que le chevalier vous compromet.

LADY MONTAIGU, achevant son bouquet, à part.

Voilà ma réponse terminée... (Regardant la pendule.) Plus qu'un quart d'heure, et l'esclave attend sous cette fenêtre...

LORD MONTAIGU, revenant.

Et puis ce n'est pas tout...

LADY MONTAIGU.

Ah !... encore quelque chose... (À part.) Il ne s'en ira pas...

LORD MONTAIGU.

Cette fantaisie d'aller au sérail...

LADY MONTAIGU.

Vous appelez cela une fantaisie...

LORD MONTAIGU.

Qu'est-ce donc ?...

LADY MONTAIGU.

Le désir le plus violent !... D'ailleurs, j'en ai pris l'engagement...

LORD MONTAIGU.

Avec qui ?

LADY MONTAIGU.

Avec moi-même... puis avec mon libraire, qui doit en publier la description...

LORD MONTAIGU.

Vous voudriez donc apprendre à l'Europe entière que vous êtes entrée au sérail ? .. ce serait flatteur pour moi !...

LADY MONTAIGU.

J'y entrerais en femme de lettres... voilà tout...

LORD MONTAIGU.

Et comment en sortirez-vous ?... hein ?...

LADY MONTAIGU.

Vous vous faites des épouvantails de tout...

LORD MONTAIGU.

Avec le chevalier, c'est de la politique ; avec le sultan, ce serait...

LADY MONTAIGU.

De la littérature...

LORD MONTAIGU.

Je soupçonne Sa Hauteur d'être fort peu littéraire...

LADY MONTAIGU.

Qu'en savez-vous ?... D'ailleurs je vous répète, mylord, que mon honneur est intéressé à cette visite.

LORD MONTAIGU.

Votre honneur !... Et le mien donc !...

LADY MONTAIGU, à part.

Plus que dix minutes... (Haut.) D'abord j'attendrai solo de n'entrer au sérail qu'un jour où le sultan n'y sera pas...

LORD MONTAIGU.

Oui ; mais si par hasard il s'y trouvait...

LADY MONTAIGU.

Eh bien ! j'aime à croire qu'avec une femme de mon rang, il se conduirait...

LORD MONTAIGU.

En sultan, mylady, en sultan...

LADY MONTAIGU.

Vous pensez qu'il oserait ?...

LORD MONTAIGU.

J'en ai l'intime conviction...

LADY MONTAIGU.

Je voudrais bien voir cela !...

LORD MONTAIGU.

Ah ! vous voudriez voir cela !...

LADY MONTAIGU.

Au surplus, mylord, tout ce que vous me dites ne fait qu'irriter encore mon désir... cette idée fixe qui s'est emparée de moi... Oui, ceux qui m'ont défilé seront confondus... Mon libraire aura sa description ; ce sera la plus belle page de mes œuvres, et la postérité dira un jour : « Une seule femme est entrée au sérail en simple curieuse, » et en est sortie comme elle y était entrée, et » cette femme est lady Montaigu !... »

LORD MONTAIGU.

Oh ! cette opiniâtreté !... Eh bien ! moi je vous dis, madame, que cela ne sera pas...

LADY MONTAIGU.

Ah ! cela ne sera pas... et pourquoi ?...

LORD MONTAIGU.

Parce que... parce que... je ne veux pas...

LADY MONTAIGU.

Vous ne voulez pas !... c'est différent... Il fallait donc le dire tout de suite... Mylord ne veut pas. (Elle va s'asseoir près de la table.)

LORD MONTAIGU, à part.

Je l'ai mâtée !.

LADY MONTAIGU, regardant la pendule, à part.

Plus que cinq minutes !... Oh ! je n'en aurai pas le démenti, et ce bouquet ira à son adresse... (Froissant son bouquet avec impatience.) Ah !... Il ne veut pas !...

LORD MONTAIGU.

Prenez garde, mylady, vous abîmez ce bouquet qui est charmant... et qui fera la plus ravissante parure...

LADY MONTAIGU.

Ce bouquet n'est pas une parure...

LORD MONTAIGU.

Qu'est-ce donc ?...

LADY MONTAIGU.

C'est un sésam...

LORD MONTAIGU.

Ah ! vous avez des correspondances de ce genre ?...

LADY MONTAIGU.

Oui...

LORD MONTAIGU.

Et vous me le dites ?...

LADY MONTAIGU.

La franchise m'a toujours réussi.

(Elle se lève, laisse le bouquet sur la table et passe de l'autre côté du théâtre.)

LORD MONTAIGU, s'approchant de la table.

Mais non, c'est une plaisanterie !... Vous voulez vous venger en excitant ma jalousie...

LADY MONTAIGU, à part.

Plus que trois minutes... (Haut.) Mylord, je vous donne ma parole que ce bouquet est un sésam... une missive mystérieuse, que je vais envoyer à l'instant...

LORD MONTAIGU, se rapprochant, comme pour saisir le bouquet.

Et vous croyez que je souffrirai...

LADY MONTAIGU, à part.

Allez donc... allez donc, mylord !... (Il prend le bouquet. — Haut.) Ciel ! que faites-vous, mylord ? rendez-moi ce bouquet.

LORD MONTAIGU.

Que je vous le rende, mylady !...

(Il fait un mouvement vers la fenêtre.)

LADY MONTAIGU.

Arrêtez, mylord, vous n'aurez pas l'indignité de le jeter par la fenêtre... (A part.) Il faut lui mettre les points sur les i !...

LORD MONTAIGU.

C'est ce qui vous trompe...

LADY MONTAIGU.

Vous n'oserez pas...

LORD MONTAIGU.

Je n'oserais pas !...

LADY MONTAIGU.

Je vous en délie !...

LORD MONTAIGU.

Ah ! vous me défiez... vous me bravez. Eh bien ! tenez, madame...

(Il lance le bouquet par la fenêtre.)

LADY MONTAIGU, à part, avec joie.

Le tour est fait !... (Haut.) C'est affreux, c'est abominable, mylord !... Me traiter ainsi !... Je suis la plus malheureuse des femmes !...

(Elle va se rasseoir près de la table.)

LORD MONTAIGU, avec dignité.

Et ne vous avisez pas de retomber dans ce genre d'horticulture, car je recommencerais... (A part.) Voilà comment il faut mener les femmes... Avis aux maris... Elle est furieuse !... plus tard, je ferai ma paix... Je l'ai mâtée !... (Il sort.)

SCÈNE XII.

LADY MONTAIGU, se levant en riant.

Ah ! ah ! ah !... le pauvre homme !... Il n'y a rien de tel qu'un jaloux pour s'acquitter de ces sortes de commissions... (Allant à la fenêtre.) Le messager de la sultane a ramassé le bouquet... il s'éloigne avec... (Revenant sur le devant du théâtre.) A merveille... Il ne s'agit plus que de trouver un moyen pour franchir l'enceinte du sérail ! (Elle réfléchit.) J'ai beau chercher... je ne trouve rien... moi qui passe pour avoir de l'imagination...

SCÈNE XIII.

LADY MONTAIGU, ARTHUR, HAIDÉE.

(Arthur entre précipitamment, en soutenant Haidée qui est presque évanouie. — Elle porte un costume grec, et par-dessus un grand voile blanc qui peut au besoin l'envelopper des pieds à la tête.)

ARTHUR.

Entrez, entrez, Haidée !

LADY MONTAIGU.

Quelle est cette femme ?

HAIDÉE, se jetant à ses pieds.

Sauvez-moi, madame, au nom du ciel ! J'implore votre pitié.

LADY MONTAIGU.

Relevez-vous, mon enfant. Arthur, cette jeune fille ?..

ARTHUR.

Celle que j'aime, mylady, et que j'ai retrouvée tout à l'heure esclave et sur le point d'être condamnée au sérail du Grand Seigneur. Je l'ai enlevée à ses gardiens.

LADY MONTAIGU, s'empresant auprès d'Haidée.

Pauvre enfant ! vous avez compté sur ma protection, elle ne vous manquera pas.

Haidée.

Ah ! merci, madame, merci.

RACAHOUT, en dehors.

Je vous dis que j'entrerais... Il faut que je parle à l'ambassadeur...

(En entendant cette voix, Haidée fait un mouvement d'effroi.)

Haidée.

Ciel ! c'est lui ! cet odieux marchand qui voulait me conduire au sérail ; s'il me trouve ici, je suis perdue.

LADY MONTAIGU.

Racahout ! oh ! nous lui ferons entendre raison ; entrez là et séchez vos larmes... Chez moi, vous êtes en sûreté.

(Haidée lui baise les mains et entre rapidement dans la chambre qui lui a été désignée.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RACAHOUT.

RACAHOUT, dans le plus grand désordre.
Sauvez ma tête, mylady... Faites-moi rendre ma marchandise... elle est ici... on l'a vue entrer. Je l'avais achetée trois mille sequins pour le grand-visir... Si je ne la lui remets tout à l'heure, je suis un homme empalé.

LADY MONTAIGU, riant.

Ce pauvre Racahout ! il me fait de la peine.
(On entend une grande rumeur à l'extérieur.)

ARTHUR.

Quel est ce bruit ?...

RACAHOUT, à part.

Bon !... bon !... nous ne rirons peut-être pas tant tout à l'heure.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LORD MONTAIGU.

LORD MONTAIGU, entrant tout effaré.

Eh bien ! mylady, sachez-vous ce qui se passe ? Il y a une grande rumeur autour de l'hôtel. La populace s'agite. On réclame une esclave qu'un Anglais a enlevée. C'est grave... Entendez-vous le bruit ?... (Bruît ; cris confus au dehors.) Est-il vrai que cette esclave se soit réfugiée ici ?

LADY MONTAIGU.

Oui, mylord.

RACAHOUT.

Ah ! vous voyez, mylord... Je la réclame... c'est ma propriété... je l'ai payée comptant... Voici la facture acquittée. (Les cris redoublent.)

LORD MONTAIGU.

Je suis désolé, mylady... Mais cette esclave ne peut pas rester dans mon hôtel...

LADY MONTAIGU.

Vous êtes dans l'erreur, mylord... L'ambassade est un lieu d'asile. Ici, cette femme n'est plus esclave, elle est libre ; elle n'est plus à Constantinople, elle est en Angleterre.

LORD MONTAIGU.

Je vous ferai remarquer que c'est un cas de rupture entre les deux puissances... (On entend des vitres qui se brisent.) Et tenez, voilà la rupture qui commence.

LADY MONTAIGU.

Vous laisserez-vous insulter à ce point, mylord ?... Montrez-vous donc à ces misérables !

LORD MONTAIGU.

Mais, mylady... écoutez donc... Je ne suis pas en costume, et...

LADY MONTAIGU.

Vous avez peur !... C'est donc à moi de vous remplacer encore... (Elle se dirige vers la fenêtre.)

ARTHUR, l'arrêtant.

Au nom du ciel, mylady.

LADY MONTAIGU.

Non ! laissez-moi !

(Au moment où elle va se présenter à la fenêtre, un cadi, suivi de quelques soldats turcs, paraît au fond. Les soldats restent en dehors, le cadi seul entre en scène.)

SCÈNE XVI.

LADY et LORD MONTAIGU, RACAHOUT, ARTHUR, LE CADÏ, SOLDATS TURCS.

LE CADÏ.

Sa seigneurie l'ambassadeur d'Angleterre ?

LORD MONTAIGU.

C'est moi.

LE CADÏ.

Mylord, je viens, au nom de la justice, réclamer une esclave grecque appartenant à Sa Hautesse, et qui s'est, dit-on, réfugiée ici.

LADY MONTAIGU.

C'est vrai, elle est ici.

LE CADÏ.

En ce cas, mylord, il faut me la rendre.

LADY MONTAIGU.

Impossible !

LORD MONTAIGU, bas à lady Montaigu.

Mais vous n'y pensez pas, mylady... Une telle injure au sultan... Juste au moment où il vient de me faire annoncer qu'il me recevrait ce soir à son palais du Bosphore...

LE CADÏ.

Eh bien ! mylord, j'attends votre réponse.

LORD MONTAIGU, regardant sa femme.

Mylady...

ACTE DEUXIÈME.

Un kiosque dans les jardins du Sérail. — Au fond, une fontaine jaillissante, des fleurs, des divans, etc. — Il fait nuit. Le kiosque est doucement éclairé par des lampes d'albâtre, et le fond par des candélabres supportant des lanternes chinoises.

SCÈNE I.

MORGANA, LEILA, ODALISQUES.

(*À lever du rideau, les Odalisques sont groupées de diverses manières. Les unes achèvent leur toilette autour de la fontaine; les autres, assises sur des coussins, causent en prenant des sorbets. Quelques-unes, assises à gauche du théâtre, font danser plusieurs de leurs compagnes au son d'instruments turcs.*) *

CHOEUR.

À nos nouveaux de M. Thy.

Folâtres bayadères,
Livrons-nous au plaisir!
Par nos danses légères
Charmons notre loisir!

La vie est si rapide!
Profitez des beaux jours.
Il suffit d'une ride
Pour chasser les amours!
Peis, adieu les beaux jours!...
Folâtres, bayadères, etc.

(*On danse sur la ritournelle. — À la fin du chœur entre Aména.*)

AMÉNA, entrant.

Eh bien! mesdames, grande nouvelle!

TOUTES.

Qu'est-ce donc?

AMÉNA.

Une rivale qui nous arrive; une esclave grecque offerte au sultan par le grand vizir.

LEILA.

Cela n'arrangera pas la belle Fatîme.

AMÉNA.

Je crois bien! La nouvelle venue pourrait bien prendre sa place et devenir sultane favorite.

MORGANA.

Vous croyez?

LEILA.

Ce serait plaisant!

AMÉNA.

Amusant!

MORGANA.

Charmant!

AMÉNA.

Cette Fatîme est si fière!

* Il est bien entendu que cette mise en scène, très habilement réglée par M. Auguste Vianini, est subordonnée aux ressources des théâtres sur lesquels la pièce sera représentée.

MORGANA.

Si bégueule!

LEILA.

Je ne puis pas la souffrir!

MORGANA.

Je la déteste!

AMÉNA.

Je la hais! (*On entend la voix de Mastouf.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MASTOUF, chef des eunuques.

AMÉNA.

Ah! voilà Mastouf, le chef de nos gardiens; il nous dira peut-être quelque chose de cette belle Grecque. Bonjour, Mastouf...

MORGANA.

Mon petit Mastouf.

LEILA.

Mon joli Mastouf.

MASTOUF.

Bonjour, mes petites colombes!...

AMÉNA, lui apportant un coussin.

Asseyez-vous là...

MORGANA, en apportant un autre.

Mettez vos pieds sur ce coussin...

LEILA.

Comme il a chaud!... (*Elle l'éventile.*)

(*Elles se groupent toutes autour de lui; Patchoully la négresse s'assoit à ses pieds.*)

MASTOUF.

Je n'en peux plus... avec le métier que je fais...

À : J'attose, j'attose (*de Jenny*).

Je veille,

Je guette et surveille;

Je fais

Mon office à merveille;

L'oreille

Au goût quand je sommeille,

Du sérail je défends l'accès;

A tous, oui, j'en défends l'accès.

Gardien sévère, incorruptible,

Sur ma vertu l'on peut compter;

Par état je suis insensible,
Et rien ne saurait me tenter !...
(Il soupire en regardant les Odaliques.)

Je veille, etc.

Sont-elles gentilles, ces petites mères !... Vrai, cela me donnerait des idées... si j'en étais capable... (Embrassant la negresse qui est assise à ses pieds.) Tiens, Patchouly... ma foi, tant pis...

MORGANA.

Eh bien ! que faites-vous ?

MASTOUF.

Hélas ! c'est sans conséquence.

AMÉNA.

Voyons, mon petit Mastouf, que nous apprendrez-vous de nouveau aujourd'hui ?

MASTOUF.

Toujours curieuses ?

MORGANA.

Nous nous ennuyons tant ici !

LEILA.

Avez-vous vu la jeune Grecque ?

MASTOUF.

Ab ! voilà ce qui pique votre curiosité, je le comprends.

AMÉNA.

Comment est-elle, grande ?

MORGANA.

Petite ?

LEILA.

Brune ?

AMÉNA.

Blonde ?

MASTOUF, se levant.

Eh bien ! puisque vous êtes si curieuses d'avoir des détails sur votre nouvelle compagne, je vous dirai très confidentiellement... (Elles se rapprochent toutes.) que je ne l'ai pas vue. Mais vous pourriez en juger bientôt vous-mêmes, car elle va venir dans ce kiosque. En attendant, voici l'heure où vous ne pouvez plus rester ici sans danger. L'accès de cette portion du sérail n'est pas interdite aux profanes, et, d'un moment à l'autre, quelqu'un pourrait venir vous surprendre... (On entend dans l'éloignement la voix de Racahout.) Tenez ! justement, j'entends...

CHOEUR.

Ain : Venez, venez, jeunes compagnes. (Grisser.)

Partons, car on approche,
Fuyons tout profane regard ;
Pour n'en courir aucun reproche,
Fuyons sans retard...

MASTOUF.

Et vite disparaissez.

(Toutes les Odaliques s'enfuient en désordre ; les portières qui ferment le fond s'alabastrisent.)

SCÈNE III.

MASTOUF, RACAHOUT.

RACAHOUT.

Brrr !... c'est ça !... envolées ! comme une compagnie de perdrix... (S'approchant de la coulisse par laquelle les odaliques sont sorties.) Pst !... pst ! n'ayez donc pas peur, c'est moi, c'est Racahout ! je suis de la maison... Ab ! bien oui !... Il paraît que les hommes leur font peur... (Donnant une poignée de main à Mastouf.) Salut au époux-aga, à l'honorable chef des ennueux blancs. Comment gouvernons-nous cette petite santé, mon cher soprano ?

MASTOUF.

Eh ! ça va peu, mais ça va bien.

RACAHOUT.

Ça doit même aller très bien ! Vous mener une vie si esclamatoire !

Ain : Ab ! le bel oiseau, maman.

Pour ma part, oui, j'en conviens,
Sans orages,
Toujours sages,

Du sérail, je le soignons,
Bien heureux sont les gardiens,

Exempts des trédres souris,
Qui port'nt le trouble en nos ames,
Comme il sont frais et fleuris,
Ces bons surveillans des femmes !...

ENSEMBLE.

Pour ma part, oui, j'en conviens, etc.

RACAHOUT.

Dsos cet enivrant séjour,
Votre ame o'est pas émue...
Si vous connaissez l'amour,
Ce n'est jamais que de vue...

ENSEMBLE.

Pour ma part, oui, j'en conviens, etc.

RACAHOUT.

Bon et digne soprano, va.

MASTOUF.

Ah ! ça, pourquoi donc m'appellez-vous toujours soprano ?

RACAHOUT.

Pourquoi ? C'est un nom italien qu'on donne aux gens de votre... physique.

MASTOUF.

Ab !

RACAHOUT.

J'ai beaucoup connu un jeune homme dans votre position... un appelé Colpigi, né natif de Ferrare, où, par les soins d'un père avaro, son chaut s'était fort embelli... Vous devez avoir une jolie voix, vous ?...

MASTOUF.

Je chante comme un canari...

RACAHOUT, lui prenant la main avec commisération.

Je vous plains, mon pauvre ami, je vous plains d'être doué d'un si beau fausset.

Ais : Le luth galant.

Mais écartons ce fâcheux souvenir ;

Peur aujourd'hui ne songeons qu'au plaisir...

Vous êtes, m'a-t-on dit, tant soit peu gastronome ?

MASTOUF.

Mon appétit le veut :

Je mange !... Il faut voir comme !...

C'est effrayant, mon cher, tout ce que je consomme...

RACAHOUT.

On fait ce que l'on peut...

ENSEMBLE.

On fait ce que l'on peut.

MASTOUF.

Ah ! ça, à quel propos me sondez-vous à ce sujet ?

RACAHOUT.

Vous vous souvenez que je vous ai prouvé de vous faire faire un souper à la française ; mais un petit souper, là, comme vous n'en avez jamais fait, à vous lécher les doigts jusqu'au caude...

MASTOUF.

L'eau m'en vient à la bouche.

RACAHOUT.

Que parlez-vous d'eau ? Allons donc ! nous boirons du vin.

MASTOUF, avec effroi.

Du vin !...

RACAHOUT.

Vive Dieu ! nous sahrerons le champagne !

MASTOUF.

Voulez-vous bien vous taire... si l'on vous entendait !...

RACAHOUT.

Pas plus tard que tout à l'heure, j'ai mis la main à la pâte pour notre festin. Je veux célébrer ce beau jour ; car c'est un beau jour pour moi. J'ai fait une affaire superbe aujourd'hui.

MASTOUF.

Vous voulez parler de cette esclave grecque que vous avez vendue au visir ?

RACAHOUT.

Précisément, une femme admirable !... Mais à quoi bon vous parler de cela, mon pauvre socrate ?

MASTOUF.

C'est vrai, j'en ai tant vu !

RACAHOUT, à part.

Est-il fat !

MASTOUF.

Et vous l'avez amenée ?...

RACAHOUT, montrant la droite

Elle est là.

MASTOUF.

C'est bien. Nous n'avons pas trop de temps pour la mettre en état de paraître devant Sa Hautesse. Faites-la venir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA FEMME VOILÉE.

RACAHOUT, l'amenant.

Entrez, étoile du firmament ! n'ayez pas peur, vous êtes ici chez vous.

MASTOUF, l'examinant.

De la tournure... une taille charmante... un pied... Quelle miniature de pied !

RACAHOUT.

Je n'en tiens pas d'autres. Je suis connu dans le commerce pour mes petits pieds.

MASTOUF.

Ma belle enfant, comment vous nomme-t-on ? Hein ?... Elle ne répond pas...

RACAHOUT.

C'est que vous l'intimidez avec votre figure de duègne turque.

MASTOUF.

Scrait-elle muette ?

RACAHOUT.

Non, mon cher Mastouf, elle n'est pas muette ; seulement elle ignore notre langue.

MASTOUF.

Ah ! voilà ! Eh bien ! je vous laisse un moment avec elle. Le visir m'a ordonné de le prévenir dès que votre esclave serait là, car il veut lui donner quelques instructions avant de la présenter au sultan.

RACAHOUT.

Sans adieu, mon excellent soprano. (Mastouf sort.)

SCÈNE V.

RACAHOUT, LA FEMME VOILÉE.

RACAHOUT, se frottant les mains.

Allons, allons, ça marche. Je suis sûr que je vais toucher une bonne gratification, et force compliments par dessus le marché ; car j'ose me flatter que ma marchandise... (Il s'approche de l'esclave ; en ce moment elle lève son voile et Racahout recule stupéfait, en reconnaissant lady Montaigu.) Ah ! mon Dieu ! Que vois-je !

LADY MONTAIGU, riant.

Eh bien ! est-ce donc le diable que tu as vu ?

RACAHOUT.

Quoi ! mylady ! madame l'ambassadrice... vous... c'est vous que j'ai amenée ?

LADY MONTAIGU.

N'est-ce pas, que le tour a été bien joué ?

RACAHOUT.

Je suis un homme perdu ! où me cacher ? où fuir ? (Il fait le mouvement de fuir et tombe assis sur un divan.)

LADY MONTAIGU.

Me voiei donc au sérail !... quel charmant séjour !... Mais je veux voir en détail l'appartement des femmes. Allons, Racahout, lève-toi, mon garçon, et conduis-moi chez la sultane Fatime...

RACAHOUT.

Moi, vous conduire ?

LADY MONTAIGU.

Oui, elle sera charmée de me voir ; elle attend ma visite ; et quand elle m'aura bien promenée dans le sérail, je retournerai à l'hôtel... Allons, dépêchons-nous.

RACAHOUT.

Vous retournerez à l'hôtel ?... Ah ! bien oui ! Vous croyez que cela s'arrange comme ça ici ? On entre, on sort, on va voir la sultane, on retourne à l'hôtel... (Criant.) Le cordon, s'il vous plaît !... Je vous en souhaite !... Et d'abord, quant à sortir maintenant du sérail, vous ne devez plus y songer. Les portes sont fermées jusqu'à demain... Elles ne s'ouvriraient que pour les ambassadeurs des puissances étrangères.

LADY MONTAIGU.

Que dis-tu ?

RACAHOUT.

La pure vérité. Moi-même, moi qui vous parle, mylady, je suis obligé de passer la nuit au sérail, dans le quartier des gardiens, avec mon honorable ami Mastouf, à qui je comptais faire faire un petit souper à la française ; mais maintenant, comment songer à gobeletter, quand la foodre est suspendue sur nos têtes ?...

LADY MONTAIGU.

Allons, rassure-toi, les choses se passeront beaucoup mieux que tu ne penses. Le sultan est absent.

RACAHOUT.

Autre erreur, mylady ? Apprenez que le départ du sultan, pour sa maison du Bosphore, n'est qu'une frime, et que dans un instant il sera ici.

LADY MONTAIGU, troublée.

Ici ?

RACAHOUT.

Ici ! et à votre intention encore.

LADY MONTAIGU.

Comment ?

RACAHOUT.

Eh ! oui. C'est pour vous qu'il revient... Quand je dis pour vous, c'est-à-dire pour la femme que vous représentez.

LADY MONTAIGU.

Cette jeune Grecque ? Ah ! je comprends maintenant.

RACAHOUT.

Vous comprenez que la situation est peu gaie, n'est-ce pas ? Il y va pour le moins de mes oreilles...

LADY MONTAIGU.

Est-ce que tu y tiens ?

RACAHOUT.

Si j'y tiens !...

LADY MONTAIGU.

Il n'y a pas un instant à perdre... reconduis-moi, vite...

RACAHOUT.

Où ça ?

LADY MONTAIGU.

Vers la porte du sérail.

RACAHOUT.

Quel entêtement !... Quand je vous dis, mylady, que les verrous y sont...

LADY MONTAIGU.

Je saurai les faire ouvrir... J'ai de l'or... et puis je me fie à ma bonne étoile... Allons, viens !

(Ils font un mouvement vers la porte ; au même instant, Mastouf rentre précipitamment.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MASTOUF.

MASTOUF.

Sa Hautesse entre au sérail.

LADY MONTAIGU et RACAHOUT.

Ah ! mon Dieu !

MASTOUF, à Racahout.

Vous, mon bon ami, conduisez cette belle enfant auprès du visir... Il l'attend pour lui parler avant sa présentation au sultan.

RACAHOUT.

Mais...

MASTOUF, à lady Montaigu.

Il paraît qu'il a de grands projets sur vous.

LADY MONTAIGU.

Ah !...

MASTOUF, montrant la droite.

Par-là... hâtez-vous...

LADY MONTAIGU.

Que faire ?...

RACAHOUT, à voix basse.

Allons, mylady... un peu de courage... quand il n'y a pas moyen de faire autrement... Sauvez mes oreilles...

MASTOUF, qui a remonté la scène pour regarder au fond.

Et vite, et vite, nous n'avons pas un instant à perdre...

LADY MONTAIGU, sortant par la droite avec Racahout.

Oh ! maudite curiosité !

SCÈNE VII.

MASTOUF, seul; puis, LES ODALISQUES.

MASTOUF.

Le sultan approche, mettons ma troupe sous les armes.

(Il agite une petite sonnette qu'il prend dans sa poche. Les portières du fond se roïèvent, et les odalisques accourent.)

CHOEUR.

AIR : Aimez-vous la brune ? (Mlle Paget.)

Ta vois nous appelle,

Et nous voilà...

Au devoir fidèle,

Chacun est là.

MASTOUF.

Allons, allons, en rang... à droite, alignement, fixe et immobile; silence dans les rangs, si c'est possible. Voyons, que je vous inspecte; il s'agit de flatter les regards de Sa Hautesse... Zéulbé, vous êtes bien chiffonnée, ma chère amie... Zutéma, je suis content de vous; un de ces jours vous aurez le mouchoir... Zaire, vous avez pleuré? Que voulez-vous, ma chère, il ne peut pas y en avoir pour tout le monde... Allons, allons! rangeons-nous d'une manière un peu gracieuse... Tâchons de former corbeille.

(Il les place; elles forment tableau. L'orchestre exécute piano l'air de danse des Baigneuses, au deuxième acte des *Huguenots*.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ACHMET.

(Le sultan entre et passe devant les odalisques, en les examinant; puis, il va s'asseoir sur au divan à gauche du spectateur.)

ACHMET.

Toujours la même chose; les mêmes figures, le même dévouement! En vérité, je suis las de ces beautés obéissantes... Ah! pour l'honneur de la Turquie, et surtout pour donner un démenti aux récits moqueurs de cette lady Montaign, qui nous dépeint, dit-on, dans ses lettres, comme une nation ignorante et barbare, que ne puis-je trouver une femme au caractère libre et indépendant... une femme qui me comprenne... (Il fait un signe à Mastouf qui s'approche.) On n'a parlé, je crois, d'une jeune Grecque...

MASTOUF.

Sublime seigneur, elle va venir.

ACHMET.

Ce ne sera encore là qu'une esclave! soumise

à mes caprices, timide et tremblante devant moi.

(Mouvement parmi les odalisques qui regardent dans la galerie, et veulent arriver l'esclave grecque.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LADY MONTAIGU, en riche costume oriental; elle est introduite par Mastouf et euvre vers la fin du chœur.

CHOEUR.

AIR des Baigneuses. (2^e acte des *Huguenots*.)

Jeune beauté, dans cet asile,

Où l'on trouve un bonheur tranquille,

Viens passer tes jours avec nous...

Dans une heureuse insouciance,

Exempt de chagrin, de souffrance,

Ton sort y sera des plus doux.

ACHMET, lorgnant lady Montaign.

Pas mal... pas mal...

LADY MONTAIGU, à part.

Vraiment!...

ACHMET, l'examinant toujours.

Une physionomie piquante... l'air spirituel!...

LADY MONTAIGU, à part.

C'est bien heureux!

ACHMET, après un moment de silence.

Où, décidément... elle me plaît... (Donnant son mouchoir à Mastouf.) Tiens!

LADY MONTAIGU.

O ciel!

MASTOUF, lui présentant le mouchoir.

Honni céleste, vous avez entendu... Sa Hautesse désigne vous faire l'honneur...

LADY MONTAIGU, prenant le mouchoir du bout des doigts, à part.

Par exemple, pour une ambassadrice, voilà une situation...

UN OFFICIER, entrant.

Seigneur, un courrier arrivant d'Andrinople apporte des dépêches importantes du capitain-pacha.

ACHMET, avec impatience.

A demain les affaires sérieuses... ce soir, je veux rester seul avec ma nouvelle sultane... Que tout le monde se retire...

CHOEUR.

AIR de Caracci.

Silence!... silence!...

D'ici sortons tous;

Car l'heure s'avance:

Vite, éloignons-nous...

LADY MONTAIGU, à part.

Ah! mon Dieu!... voici le moment critique... Heureusement, avec les confidences du grand visir, je puis lui donner de l'occupation.

(Tout le monde sort, les portières du fond s'abaissent.)

SCÈNE X.

ACHMET, LADY MONTAIGU.

ACHMET, revenant auprès d'elle.

Des affaires!... de la politique! quand on a là une femme charmante... (Il veut lui prendre la taille.)

LADY MONTAIGU, le repoussant doucement.

Non... non... (Elle recule de quelques pas, et le regarde en se croisant les bras.) Vraiment, je vous admire... magnanime sultan!... Vous êtes un homme étonnant... un souverain prodigieux.

ACHMET.

Comment cela?

LADY MONTAIGU.

Eh! quoi?... l'horizon politique se rembrunit de plus en plus. La machine turque se détraque de toutes parts... et c'est dans de telles circonstances que le glorieux sultan Achmet oublie le soin de son empire, pour venir pastoralelement jeter le mouchoir à une obscure esclave, qui ne se soucie pas de lui!...

ACHMET.

Haidée!... ce langage!...

LADY MONTAIGU.

Vous n'y êtes pas habitué, n'est-ce pas?

ACHMET.

En effet, c'est d'un nouveau!

LADY MONTAIGU.

Oh! soyez tranquille!... vous en entendrez bien d'autres. Vous êtes un digne monarque, Achmet, et je vous l'avouerai, sans vous connaître, je m'intéressais à vous...

ACHMET, flatté, se rapprochant.

Ah! voilà d'aimables paroles...

LADY MONTAIGU.

Quand j'ai été amenée dans votre sérail... j'en ai été joyeuse... car c'était mon plus cher désir.

ACHMET.

Vous êtes adorable!

LADY MONTAIGU.

Le sultan, me disais-je, est un prince plein de bonnes dispositions; et dans la situation embarrassante où se trouvent ses affaires... car ça va mal, chez vous... ça va même très mal... il lui faudrait de bons conseils... il ne demande qu'à être bien dirigé...

ACHMET.

Vous croyez?...

LADY MONTAIGU.

J'en suis sûre... je parle d'après l'opinion publique... Eh! mon Dieu! que de fois les empires n'ont-ils pas dû leur salut à l'influence d'une femme!... cela s'est vu, même en Turquie.

ACHMET.

Vous savez l'histoire turque?

LADY MONTAIGU.

Comme si je l'avais faite... et quant à votre situation, je la connais mieux que vous-même.

ACHMET, riant.

Mieux que moi-même!...

LADY MONTAIGU.

Voulez-vous que je vous explique la question turque, hein?.. Parlons un peu de la question turque, elle en vaut la peine.

ACHMET.

On ne fait que cela depuis six mois, et personne n'y comprend rien.

LADY MONTAIGU.

Vous, le premier...

ACHMET.

Quelle plaisanterie!... Mais laissons cela. Haidée!... je serais impardonnable de m'occuper de politique auprès de vous... et je veux... (Il lui prend la main.)

LADY MONTAIGU.

Eh bien!...

(Elle lui donne un léger coup sur la main.)

ACHMET.

Elle est sans façons... Savez-vous bien que je ne suis pas habitué...

LADY MONTAIGU.

Je sais qu'on vous gâte... Le beau plaisir pour vous, d'être toujours reçu en maître...

ACHMET.

C'est ce que je me disais tout à l'heure...

LADY MONTAIGU.

Eh bien! vous voilà servi à souhait... je suis toute disposée à vous recevoir autrement, moi...

ACHMET.

Cependant... si je voulais...

LADY MONTAIGU.

Si vous voulez... ce serait absolument la même chose...

ACHMET.

Ah!... par exemple...

LADY MONTAIGU.

Comme!... vous qui êtes un homme d'esprit, vous ne savez pas qu'une femme... quand elle le veut bien, a toujours le moyen d'échapper à son maître?...

ACHMET.

Je serais curieux de connaître ce moyen...

LADY MONTAIGU, lui montrant un petit poignard. Tenez... le voilà...

ACHMET.

Armée!...

LADY MONTAIGU.

Jusqu'aux dents...

ACHMET, riant.

Quelle petite tête!...

LADY MONTAIGU.

Très mauvaise... je vous en avertis...

ACHMET.

Je vois que je ne suis pas le plus furt... faisons la paix...

LADY MONTAIGU.

Volontiers. . et pour vous prouver que je suis sans rancune... asseyez-vous là, et causons de bonne amitié...

ACHMET, s'asseyant sur un divan à droite.

Allons, soit... je parlerai même politique avec vous, si cela peut vous faire plaisir...

LADY MONTAIGU, se plaçant à côté de lui.

Vous êtes docile... on fera quelque chose de vous... Je vous dirai d'abord, mon cher sultan, que je viens de traverser vos états, et que j'ai été très peu satisfaite de tout ce que j'ai vu...

ACHMET.

Vous êtes bien difficile...

LADY MONTAIGU.

On m'avait dépeint le sultan Achmet comme un grand réformateur... voulant organiser son empire à l'européenne... mais on m'avait trompée... car je n'ai rencontré dans ses états que des Turcs assez vilains et assez mal fagotés... vivant à l'ancienne mode, allant au marché acheter des femmes, et pratiquant une fouie de vieux usages plus absurdes les uns que les autres... J'arrive à Constantinople, c'est la même chose... J'entre au sérail, et je trouve le grand réformateur plus Turc que tous les Turcs de son empire...

ACHMET.

Ah! voilà qui n'est pas juste.. Mais vous croyez, vous autres femmes, qu'on change les mœurs d'un grand peuple aussi aisément qu'une parure.

LADY MONTAIGU.

Mon Dieu! si vous vouliez me céder un peu de votre autorité, seulement pendant une heure, je vous assure que ce serait à ne plus s'y reconnaître...

ACHMET.

J'ai bien envie d'essayer...

LADY MONTAIGU.

C'est facile... c'est avec cet anneau, je crois, que vous scellez vos ordres souverains... prêtez-le-moi...

ACHMET.

A une condition

LADY MONTAIGU.

Laquelle?

ACHMET.

C'est que vous souperez avec moi... et que votre premier acte d'autorité sera d'ordonner une fête... un divertissement pour célébrer votre arrivée au sérail...

LADY MONTAIGU.

Qu'à cela ne tienne... (Achmet lui présente son anneau; elle le prend et va s'asseoir à l'autre extrémité du théâtre en disant:) Comme c'est heureux que je sache le turc!... (A Achmet.) Veuillez appeler... (Elle se met à écrire.

ACHMET.

On n'est pas plus originale... (Il frappe dans ses mains; à ce signal paraissent des officiers du sérail et des esclaves.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OFFICIERS, ESCLAVES.

CHOEUR.

Air : Sonnettes de la Pagode. (Cheval de Bronze.)

Au signal de notre maître,

Il nous nous tous d'accourir;

Esclaves, nous devons être

Attentifs à son desir.

(Pendant ce chœur deux esclaves préparent des coussons à terre, et apportent au plateau chargé de flacons et de fruits; un petit nègre présente une pipe au sultan et la lui allume.)

LADY MONTAIGU, écrivant toujours.

Vos muets ont de bien belles voix... que font-ils là?

ACHMET.

Ils préparent le souper...

LADY MONTAIGU.

Ah! oui, par terre... toujours la réforme... Si vous le permettez... ce sera moi qui vous donnerai à souper, aujourd'hui...

ACHMET.

Mais, comment?...

LADY MONTAIGU, à un esclave.

Qu'on amène Racahout, le barbier du sérail...

(L'esclave sort.)

ACHMET.

Vous connaissez ce garçon?...

LADY MONTAIGU.

Sans doute... c'est à lui que je dois le plaisir de passer la soirée avec vous...

ACHMET.

C'est juste... Je ne songeais plus à son état... Mais quel rapport?...

LADY MONTAIGU.

Mon Dieu, ne vous inquiétez donc pas.. ne m'avez-vous pas donné plein pouvoir?...

ACHMET.

C'est vrai... Commandez... ordonnez... Je veux que tout ici vous obéisse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RACAHOUT, MASTOUF.

(Racahout a un tablier de cuisine par dessus son costume turc, il entre conduit par deux esclaves.)

RACAHOUT, courant se précipiter aux pieds du sultan.

Monseigneur des Immières... pardonne à ton esclave indigne... je jure que...

LADY MONTAIGU.

Rassure-toi, mon pauvre Racahout... tu ne cours aucun danger.

RACAHOUT, se relevant.

Comment... on n'en veut pas à mes oreilles ?

LADY MONTAIGU.

Approche... As-tu exécuté mes ordres ?

RACAHOUT, cherchant à comprendre.

Moi ? vous ? des ordres !...

LADY MONTAIGU.

Ce souper à la française, tu sais bien ?

RACAHOUT, regardant Mastouf.

Ah ! oui, oui... un petit souper, à la française... une idée !

LADY MONTAIGU.

Que j'ai eue.

RACAHOUT.

Vous ?... (A part.) Elle dit cela pour me sauver... qu'elle est honnête... Bonne femme, va !

LADY MONTAIGU.

Je te l'ai commandé pour en faire les honneurs à Sa Hauteesse.

RACAHOUT.

Ah bah !

LADY MONTAIGU.

Qu'on le serve sur-le-champ.

RACAHOUT, à part.

Mon bon petit souper... Au fait, il pouvait m'arriver pis que cela... (Haut.) Vous allez être servie à la minute... Allons, Mastouf, venez me donner un coup de main, mon brave ami...

MASTOUF, à Racahout on sortant avec lui.

C'est particulier... vous ne m'aviez pas dit...

(Il disparaît un instant avec Racahout et quelques esclaves.)

LADY MONTAIGU, remettant un officier trois rou-leaux entourés d'un fil de soie.

Portez ces dépêches à leur adresse... (L'officier regarde le sultan comme pour prendre ses ordres ; lady Montaigne ajoute :) Vous savez... cette fête... ce divertissement...

ACHMET, rient.

Ah ! oui... (A l'officier.) Obéissez... (En ce moment Racahout et Mastouf rentrent suivis des esclaves, qui portent une table chargée de fleurs et bougies.) Je ne reviens pas de ma surprise...

LADY MONTAIGU.

Où ! ce ne sera pas la dernière...

ACHMET.

Belle Haidée... plaçons-nous... (Ils se mettent à table.)

RACAHOUT, à part.

Haidée !... Le pot aux roses n'est donc pas découvert...

LADY MONTAIGU.

Convalez qu'on est plus à son aise ainsi.

ACHMET.

Auprès de vous on est toujours bien.

LADY MONTAIGU.

Ah ! décidément vous vous formez... un petit maître n'est pas mieux dit.

ACHMET.

Ce souper a fort bonne mine.

RACAHOUT, à part.

Je crois bien... ce n'est pas pour toi qu'il était fait, despote !...

LADY MONTAIGU, servant le sultan.

Voilà ce qui s'appelle vivre d'une manière convenable. Voyez-vous, mon cher sultan, je suis fâchée de vous le dire... mais la réforme que vous rêvez est au dessus de vos forces. Faire des lois, gagner des batailles, c'est votre lot, à vous autres hommes ; une femme seule est capable de réformer les mœurs d'un grand peuple...

ACHMET.

Une femme... une femme... Mais je vous ai confié mon pouvoir... à quoi vous sert-il ? à rien...

LADY MONTAIGU.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe... car depuis un quart d'heure... j'ai plus fait pour le salut de votre empire que vous n'en auriez fait pendant tout votre règne...

ACHMET.

Oui... par exemple, ce souper à la française substitué à un souper turc...

LADY MONTAIGU.

C'est déjà un point important, cela... mais ce n'est pas tout...

ACHMET, raille.

Vraiment... Et puis-je savoir maintenant quelle fête... quel divertissement vous avez ordonné ?...

LADY MONTAIGU.

Un divertissement ?... oui, qui fera peut-être danser bien du monde...

ACHMET.

Voyons...

LADY MONTAIGU.

Vous tenez à le savoir ?... J'ai d'abord adressé une dépêche à l'ambassadeur de France...

ACHMET, rient.

A l'ambassadeur de France !

LADY MONTAIGU.

Oui... Je lui ai fait, en votre nom, des excuses au sujet de l'audience qui lui a été refusée... et je lui ai permis de s'y présenter avec son épée... (Mouvement du sultan.) Ah !... c'est de la bonne politique, croyez-moi...

Aïa : Un page aimait la jeune Adèle.

Sur cette épée un ami de la France

Peut s'appuyer avec sécurité...

Mais elle sait aussi de qui l'offense,

Châtier la témérité...

En votre nom si contre elle on proteste,

Craignez, seigneur, de vous en repentir.

Dans son fourreau désirez qu'elle reste,

Ne la forcez pas d'en sortir...*

ACHMET, doucement encore.

Vous voulez vous jouer de moi... vous n'auriez pas osé...

* Ce couplet se passe à la représentation.

LADY MONTAIGU..

Oh ! j'ai osé bien autre chose ..

ACHMET, se levant de table.

Quoi donc ?... Elle n'épouvante.

(Lady Montaigu se lève aussi ; les esclaves emportent la table. Racahout et Mastouf restent au food.)

LADY MONTAIGU.

J'ai adressé une dépêche à l'ambassadeur d'Angleterre, et je lui ai promis... toujours en votre nom, le traité de commerce qu'il sollicite .. (Mouvement d'Achmet.) Ah ! il est important que l'Angleterre reste neutre dans vos débats ; et j'ai acheté sa neutralité au prix de ce traité... parce que, voyez-vous, les Anglais sont des négociants, ils ne font rien pour rien...

ACHMET.

Je ne sais si je suis bien éveillé... Quoi !... vous auriez ainsi abusé de ma confiance !... Mais songez donc que ces dépêches revêtues de mon cachet sont des engagements sérieux et officiels !... Un traité de commerce avec l'Angleterre !... que dira la Russie ?...

LADY MONTAIGU.

Oh ! je ne l'ai pas oubliée... l'ambassadeur du Czar a reçu aussi sa dépêche... j'ai donné l'ordre de le faire arrêter dans son hôtel, et en ce moment on le conduit probablement au château des Sept-Tours.

ACHMET.

Grand Dieu !... Que dites-vous ?... Mais non... c'est impossible !

LADY MONTAIGU.

Je l'ai fait comme je le dis...

ACHMET.

Mais c'est une horrible perfidie ! Une esclave n'aurait eu ni cette pensée, ni cette audace !... Qui êtes-vous donc ? un mauvais génie envoyé ici pour me perdre ?

LADY MONTAIGU.

Dites plutôt pour vous sauver.

ACHMET.

Me sauver en faisant arrêter un ambassadeur...

LADY MONTAIGU.

Si cet ambassadeur est un traître... s'il conspire contre vous...

ACHMET.

Une conspiration...

LADY MONTAIGU.

Vous faut-il des preuves ?... (Montrant le plateau où se trouvait le souper turc.) Racahout, apporte-moi cette coupe d'or...

RACAHOUT.

Le sorbet de Sa Hauteesse ?

LADY MONTAIGU.

Précisément...

ACHMET.

Que voulez-vous faire ?

LADY MONTAIGU.

Vous allez voir. (Appelant Mastouf.) Approche, toi ; bois ce sorbet.

RACAHOUT, à part.

Tiens... c'est lui qu'elle choisit... Vii intrigant ! (Musique en sourdine.)

MASTOUF, buvant.

Quel nectar !...

RACAHOUT.

Je suis jaloux de ce petit être.

MASTOUF.

Allah !... qu'est-ce que j'éprouve ?... Ah !... (Il chancelle et tombe.)

ACHMET, vivement.

Mort !...

LADY MONTAIGU.

Non... endormi... un sommeil léthargique... (Elle fait un signe aux esclaves, qui emportent Mastouf.)

RACAHOUT.

Pauvre Mastouf !... il est bien laid quand il dort !...

(Il sort avec les esclaves ; la musique cesse.)

SCÈNE XIII.

ACHMET, LADY MONTAIGU.

ACHMET.

Me direz-vous enfin ce que signifie ?

LADY MONTAIGU.

Cela signifie que si je n'avais pas eu ce soir la fantaisie, le caprice de vous faire souper à la française... c'est vous qui seriez maintenant à la place de cet esclave...

ACHMET.

Moi ?

LADY MONTAIGU.

A mon signal les conjurés devaient pénétrer jusqu'à vous... et...

ACHMET, avec colère.

Ah ! le nom... le nom de ces traîtres !

LADY MONTAIGU, lui donnant un papier.

Tenez...

ACHMET, lisant.

Le grand-tisir...

LADY MONTAIGU.

C'est lui qui m'avait choisi pour...

ACHMET.

Le muphti, le reiss-effendi, le kislar-aga... Les misérables !... Oh ! je veux à l'instant donner des ordres...

LADY MONTAIGU, d'une voix déçue.

Inutile... c'est déjà fait... Gardés à vue, leurs papiers saisis... les janissaires sous les armes... les portes doublées... J'ai songé à tout, et vous n'apprenez le danger que lorsqu'il a entièrement cessé pour vous.

ACHMET.

Mais c'est une révolution que vous avez prévue!

LADY MONTAIGU.

Et je vous en laisse tout l'honneur... Vous voyez bien que votre pouvoir m'a servi à quelque chose... et que nous autres femmes nous savons faire aussi un peu de politique.

ACHMET.

Où... oui... vous m'avez sauvé. Comment pourrai-je m'acquitter envers vous?

LADY MONTAIGU.

Rien de plus facile... faites-moi ouvrir les portes du sérail... et laissez-moi partir.

ACHMET.

Vous voulez me quitter!

LADY MONTAIGU.

Il le faut!

ACHMET.

Non, non, c'est impossible, Haldée; après le service que vous m'avez rendu, nous ne devons plus nous séparer... Vous resterez ici, non pas confondue dans la foule de mes esclaves, mais pour être ma compagne, mon guide, mon amie... Vous régnerez avec moi... vous partagerez ma puissance... car ce que vous m'inspirez maintenant, c'est plus que de la reconnaissance... c'est de l'admiration... c'est l'amour le plus passionné... (Il veut l'entraîner.)

LADY MONTAIGU, effrayée et cherchant à se dégager.

Ah! mon Dieu!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Son excellence l'ambassadeur d'Angleterre sollicite une audience de Sa Hautesse.

ACHMET.

Lord Montaigu!...

LADY MONTAIGU, à part.

Mon mari!...

ACHMET, avec impatience.

Impossible de ne pas le recevoir... Je lui avais donné rendez-vous à mon palais du Bosphore.

LADY MONTAIGU, voulant se retirer.

Alors permettez.

ACHMET.

Non... tenez, Haldée... On prétend que nous sommes des tyrans... des jaloux qui cachons nos femmes... Je veux lui prouver le contraire... il le dira à lady Montaigu. (A l'officier.) Introduisez l'ambassadeur, et que tout le sérail se rassemble pour lui rendre honneur... (L'officier disparaît un moment.)

LADY MONTAIGU, à part.

Que devenir?

(Achmet lui offre la main, et la conduit sur le divan à gauche où il prend place à côté d'elle. Les portières du fond se relèvent, et les officiers, les odalisques et les esclaves entrent en foule.)

SCÈNE XV.

ACHMET, LADY MONTAIGU, RACAHOUT, OFFICIERS, ODALISQUES, ESCLAVES, puis LORD MONTAIGU.

CHOEUR.

Aia du Dieu et le Bayatère.

A cette voix que l'on révére
Arrouons tous avec ardeur,
Pour honorer de l'Angleterre
Le très puissant ambassadeur.

(Les odalisques se groupent de chaque côté du théâtre sur le passage de lord Montaigu.)

LORD MONTAIGU. (Il est en grand costume.)

Je reviens de la maison de plaisance de Votre Hautesse...

ACHMET.

Exeusez-moi, mylord, une affaire importante... l'intérêt de l'État...

LORD MONTAIGU.

Où, seigneur, je le sais... En rentrant à Constantinople, j'ai recueilli divers bruits sur une conspiration que Votre Hautesse a déjouée avec une sagacité, une énergie... (Bas, à Racahout, qui se trouve près de lui.) En voilà de la diplomatie!...

ACHMET.

Ah! c'est ce qu'on dit dans le public?... Excellent peuple!...

LORD MONTAIGU.

On parle aussi d'une esclave grecque mêlée à cette conspiration... celle qui s'était réfugiée dans mon hôtel... Ah! la Providence m'inspirait quand je voulais la retenir... (Bas à Racahout.) Ceci n'est pas mal diplomatique (souriant agréablement), et je crois que le visage est bon...

ACHMET.

Mais vous êtes dans l'erreur, mylord... c'est elle, au contraire, qui m'a sauvé... (Se tournant vers lady Montaigu, que lord Montaigu n'a pas encore pu apercevoir.) N'est-il pas vrai, Haldée?...

LORD MONTAIGU, à part.

Elle est là!... maladroit que je suis!... (Haut.) En ce cas, la Providence m'inspirait quand je vous l'ai rendue... (A part.) Voilà ce qui s'appelle se retourner habilement...

ACHMET, se levant.

Et je vous assure, mylord, qu'elle ne s'est pas montrée ingrate à votre égard.

LORD MONTAIGU.

Ah! madame a daigné...

ACHMET, prenant lady Montaign par la main, et la faisant passer à côté de lord Montaign. Elle se cache le visage avec son éventail en plumes.

Oui, remerciez-la, mylord, car elle a pris les intérêts de l'Angleterre avec une chaleur...

LORD MONTAIGU.

Permettez-moi, madame, de vous exprimer...

ACHMET.

La seule chose que j'ale à lui reprocher, c'est une sévérité... une rigueur...

LORD MONTAIGU.

Ah! madame!... c'est mal... Pour un souverain aussi gracieux... on doit avoir quelques égards... quelques bontés...

LADY MONTAIGU, se tournant vers lui.

Vous croyez, mylord?

LORD MONTAIGU, stupéfait.

Ah! mon Dieu!... que vois-je?...

ACHMET.

Qu'avez-vous donc, mylord?

LORD MONTAIGU.

Ce que j'ai! ce que j'ai!... j'ai que...

RACAHOUT, qui s'est approché doucement, lui présente un miroir qu'il a pris sur un des divans.

Mylord oublie la leçon de ce matin?

LORD MONTAIGU, s'efforçant de sourire.

Par exemple, c'est que...

ACHMET.

Vous paraîsez souffrant?

LADY MONTAIGU, à demi-voix.

Un bon diplomate doit tout voir, tout entendre... sans que son visage...

RACAHOUT, lui présentant le miroir.

Voyez! (Lord Montaign cherche à composer son visage.) Plus serein que jamais.

ACHMET.

Figurez-vous, mylord, la femme la plus originale, la plus spirituelle, la plus aimable...

LORD MONTAIGU, faisant la grimace.

Ah! (Racahout lui présente le miroir.)

ACHMET.

Mais, je vous l'ai dit, d'une rigueur!

LORD MONTAIGU, avec joie.

Ah!

ACHMET.

Cependant...

LORD MONTAIGU

Quoi?

ACHMET.

Cependant, puisque déjà une fois vous avez su

* Achmet, lady Montaign, lord Montaign, Racahout.

UNE VOIX AU SÉRAIL.

la déterminer à venir au sérail... j'espère, mylord, que vous voudrez bien encore joindre vos instances aux miennes pour la décider...

LORD MONTAIGU.

A quoi donc?

ACHMET.

A ne plus me quitter... à accepter le titre de sultane...

LORD MONTAIGU, avec explosion.

Ma femme sultane! par exemple!

ACHMET.

Sa femme!... (Se retournant vers lady Montaign.)
Quoi? lady Montaign, vous?...

LADY MONTAIGU.

Lady Montaign...

ACHMET, à part.

Ah! je comprends tout mon bonheur!

LORD MONTAIGU.

Maintenant, madame, m'expliquerez-vous?

LADY MONTAIGU.

Rien de plus simple, mylord. Vous m'aviez défilée, tout le monde m'avait défilée d'entrer au sérail... eh bien! j'y suis entrée... Malheureusement vous êtes venu trahir mon incognito.

LORD MONTAIGU, à part.

Fort heureusement pour moi... (Haut.) Pourvu que Sa Hautesse n'aille pas se blesser de cette étourderie...

ACHMET, riant.

Moi? Pas du tout! J'aurais mauvaise grâce d'en vouloir à mylady... C'est une visite dont je conserverai un éternel souvenir...

LORD MONTAIGU.

Votre Hautesse est trop bonne!

RACAHOUT.

Gros diplomate, va!

ACHMET.

Ce n'est pas tout, je vous dois un dédommagement, mylord (Mouvement de lord Montaign), pour la course inutile que je vous ai fait faire... Vous trouverez à votre hôtel le traité de commerce avec l'Angleterre au détriment de la Russie.

LORD MONTAIGU.

J'ai fini par l'emporter. Allons, allons, je suis un très grand diplomate!

ACHMET.

Et vous, mylady, si vous voulez que votre visite au sérail soit complète, toutes les portes vous seront ouvertes, et je vous conduirai moi-même...

LADY MONTAIGU.

Non... j'en ai assez vu comme cela... Il ne faut pas pousser la curiosité trop loin...

RACABOUT.

C'est ce que notre mère Ève disait après avoir
mangé la pomme... Oh! les femmes!... décidé-
ment, il faut se contenter d'en vendre.

CHOEUR FINAL.

Ain du Dieu et la Bayadère.

Honneur, honneur à ce héros

Dont la sagesse et la vaillance,
Des coornis de sa puissance
Ont déjoué les noirs complots.

TABLEAU GÉNÉRAL.

7735

FIN D'UNE NUIT AU SÉRAIL.

31116

NOTA. — Toutes les indications de droite et de gauche doivent prises relativement aux spectateurs. Les
personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre

